

Du fantasme à la pulsion¹

Tous ici, vous êtes bien allés au moins une fois écouter un concert ? Peut-être partageons-nous alors la même expérience. Le brouhaha ramené du dehors par chacun, les lumières, puis l'obscurité et un premier silence, le rideau s'ouvre, les musiciens prennent place, mais c'est à peine si j'entends les premières phrases musicales, elles ne me parviennent que de très loin, car des tas de pensées, souvenirs, questions, des plus nobles aux plus triviales, viennent les recouvrir d'une sorte d'écran. Peu à peu et pour peu que l'interprétation soit bonne, une à une ces pensées parasites tombent de moi, font enfin silence. Je peux alors me laisser approcher, traverser par la musique, si bien qu'en quelques rares instants, je *suis* cette musique, surtout si je la connais d'avant, de l'avoir souvent écoutée parce que je l'aime. En ces rares instants s'isolent les plus fines différences de tonalité ou de rythme perçues dans l'immédiat après-coup de la rencontre et de la différence entre l'attendu nostalgique et l'entendu de cette nouvelle fois. Ainsi le je qui est entré dans la salle de concert n'est-il plus tout à fait le même que celui qui en sort.

À l'issue de l'analyse, dit Lacan à la fin du séminaire XI, l'expérience du fantasme devient la pulsion. Cette phrase m'étant fort énigmatique, j'ai choisi, après bien des détours, de la prendre au mot en repassant par Freud, en me disant qu'on verrait bien où cela me mènerait. Rien n'arrête l'innocent, n'est-ce pas ?

Deux textes de Freud ont pour objet ces deux mots : « Pulsions et destins de la pulsion » (1915) et « Un enfant est battu » (1919). J'ai pensé que de les confronter pourrait m'aider à y voir plus clair dans l'obscurité que, pris un par un, déjà, chacun de ces termes, comporte. Alors ne parlons pas des ténèbres qui s'étendent sur cette phrase où ils sont mis en continuité de devenir. Avant de soumettre à la discussion les quelques éléments que j'ai pu tirer de cette lecture croisée, je soulignerai le mot *expérience*, l'expérience du fantasme n'est pas tout à fait la même chose que le fantasme tout court. L'objet de cet exposé étant très partiel, il m'a fallu renoncer à beaucoup d'éléments qui sinon devraient être pris en compte. De plus, c'est une entreprise un peu folle, puisqu'elle vise à mettre en regard deux concepts, la pulsion et le fantasme, qui ne sont pas tout à fait du même registre, voire antinomiques.

¹ Cet exposé a été fait le 8 décembre 2002 au cours de la réunion publique du Collège de la passe de l'A.P.E.P. et de l'E.P.S.F. C'est pourquoi il sera également publié dans les *Cahiers pour une École*.

Les destins de la pulsion ne sont que modes de défense contre la pulsion et ce n'est sans doute pas pour rien que Freud a employé pour la pulsion ce mot de destin, en allemand *Schicksal*, qui évoque à la fois les lettres du destin envoyé par les Dieux, valant de prédétermination, lettres auxquelles il s'agit de se faire et qui instaurent un certain ordre (*es schickt sich*, cela convient). Dans ce texte Freud n'examine que les deux premiers modes de défense, le renversement en contraire et le retournement contre la personne propre. Quant aux deux autres modes de défense contre la pulsion, le refoulement et la sublimation, le refoulement fera l'objet d'un texte spécial, le texte sur la sublimation passant pour perdu. Freud précise que les deux premiers destins sont des modes primaires de défense contre la pulsion, le refoulement n'intervenant pas avant que le *Ich* ait acquis une certaine maturation. C'est assez dire que ces modes de défense se mettent à fonctionner dès le début de la vie de l'homme. Les deux premiers destins touchent respectivement les buts de la pulsion et l'objet, le but de la pulsion étant sa satisfaction et ne devant pas être confondu avec la source qui sont les orifices, les bords du corps, voire le corps tout entier.

Alors voici en résumé et en prenant comme exemple la pulsion scopique, le trajet complexe que Freud a dessiné :

- 1a) regarder, but actif, objet : le corps propre (autoérotisme) ;
- 1b) regarder, but actif, objet : narcissique échangé par comparaison contre un objet analogue prélevé sur le corps d'un autre (*des fremden Körpers*) ;
- 2) abandon de l'objet, nouveau but passif, être regardé objet : une partie du corps propre ;
- 3) une personne étrangère prise comme objet est à nouveau recherchée pour prendre en charge le rôle du sujet. Se faire regarder par un autre.

On voit qu'au temps 2, le sujet devient l'objet, mais alors question : où est passé le sujet ? Eh bien, on le retrouve au temps 3, mais c'est un nouveau sujet puisqu'il prend en charge le rôle du sujet, mais est en fait l'objet du sujet d'avant, celui du temps 1b.

Pour le deuxième destin, qui concerne l'objet de la pulsion, Freud utilise le mot retournement, *Wendung*, retournement contre la personne propre, et signale que dans l'exhibition (se montrer) est incluse la jouissance du sujet regardant son propre corps (*mitgeniesst*, jouir avec). Autrement dit certes le sujet devient l'objet et le but est passé de l'actif au passif mais l'ancien sujet, celui du premier temps de la pulsion, jouit avec l'objet qu'il est devenu en se montrant. Ce qui pourrait se dire : *je (sujet), qui regardait (actif) un autre par comparaison, jouit de regarder (actif), mon corps propre (objet) étant regardé (passif) par moi-même, mais pour retrouver du sujet, je est un autre par qui je me fais regarder*. Une telle phrase, n'est-ce pas, ferait hurler tout professeur de français, car elle est scandaleusement agrammaticale. Et puis transgression pour transgression, j'aurais aussi bien pu écrire *Ich* au lieu de je, puisque cette phrase est écrite en langue freudienne.

Voyez dans quel état est notre sujet au bout du compte, une véritable métamorphose : il a dû en passer par le champ de l'Autre, car il ne faudrait pas croire que la personne étrangère du temps 3 soit quelqu'un qui passe par là par hasard. C'est non seulement le *Nebenmensch* de la survie de son corps, mais le *Nebenmensch* du langage où il a été plongé dès avant sa naissance, cet Autre dont il a reçu l'encoche, l'accroche du trait unaire. Voilà comment cela vous vient un destin : s'accrocher à une encoche. Voilà comment l'inferral trajet de la demande et du désir se met à pulser.

Je n'aborderai pas aujourd'hui le développement de Freud dans ce texte sur l'amour et la haine, sinon pour rappeler, qu'il dit, ô scandale, que l'amour est une pulsion partielle au même titre que les autres.

Je voudrais seulement souligner maintenant que ces deux modes primaires de défense contre la pulsion portent le sceau de l'organisation narcissique du *Ich*. Côté objet, il y a dans les trois temps un trajet aller et retour : corps propre, corps étranger, objet narcissique conservé. Côté sujet, une substitution du sujet narcissique par identification à un *Ich* autre étranger par le biais de l'objet.

Il me semble également nécessaire de rappeler les trois polarités qui dominant la vie psychique :

1) *Ich - Nicht-Ich* (*Aussen*, extérieur) } L'action musculaire peut signifier un arrêt des excitations extérieures.

Subjekt- Objekt } Contre les excitations intérieures, le sujet est sans défense (*wehrlos*).

2) *Lust - Unlust* } Ce principe va décider de nos actions (*Wille*, volonté, dit Freud dans ce texte).

3) *Activ - Passiv* } Polarité qu'il ne faut pas confondre avec la première. En effet, le *Ich* réagit passivement aux excitations extérieures mais est actif quand il réagit contre ses propres pulsions.

N'oublions pas non plus qu'à l'époque où Freud a écrit ces deux textes, il n'avait pas encore introduit la pulsion de mort et pensait donc que le sadisme était premier. On sait que l'« Au-delà du principe de plaisir » (1920) et puis « Le problème économique du masochisme » (1924) vont par la question de la répétition mettre les choses dans l'ordre que nous connaissons et qui nécessairement éclaire un peu autrement les textes antérieurs mais ne les invalident pas pour autant. D'ailleurs, dans « Le problème économique du masochisme », Freud reprend le thème du fantasme à propos du masochisme moral et fait à peu de chose près équivaloir le sadisme originaire, c'est-à-dire la pulsion de mort active dans l'organisme avec le masochisme.

Voici maintenant les trois temps du fantasme :

1) un enfant est battu ;

- 2) je suis battu par le père ;
- 3) des enfants sont battus par un représentant du père.

Ceci est la première enveloppe du fantasme, la première pelure de l'oignon.

Deuxième et troisième pelure :

- 1) un enfant est battu par le père — Le père bat l'enfant, l'enfant que je hais ;
- 2) le père n'aime que moi, pas l'autre enfant, puisqu'il le bat — Non, il ne m'aime pas puisqu'il me bat ;
- 3) des garçons qui me représentent sont battus par un représentant du père.

Dans ces phrases, cette fois grammaticalement correctes, on retrouve bien le premier mode de défense, renversement en contraire, actif-passif, battre-être battu et aussi le deuxième destin de la pulsion, le retournement contre la personne propre, l'autre enfant, je.

Y est présent également le troisième mode de défense contre la pulsion, le refoulement.

Freud dit en effet que le deuxième temps du fantasme est inconscient, donc passé à la trappe du refoulement, et qu'il est une construction de l'analyse. Au passage et comme sans avoir l'air d'y toucher, Freud laisse entrevoir sa façon de faire : « [...] la recherche (*die Forschung*²) voulait bien en apprendre plus. Qui était l'enfant battu ? L'enfant qui fantasme ou un étranger ? Qui était celui qui battait l'enfant ? [...] » et ainsi de suite, autant de questions destinées à construire le fantasme qu'à faire avancer la question du masochisme qui le préoccupait. Ce qui était à refouler dont témoigne le dépliage du deuxième temps, c'est l'*invidia* fondamentale, la rivalité avec le petit autre pour l'amour du père, et surtout les désirs incestueux. D'où la culpabilité qui fait diffracter la phrase inconsciente, en quelque sorte par effraction du surmoi œdipien. Freud souligne que ce « être battu » (*Geschlagenwerden*) est la rencontre entre culpabilité et érotisme et que ce n'est pas seulement la punition pour la relation génitale réprouvée mais son ersatz régressif.

Donc jusqu'à présent ça colle pas trop mal : nos phrases grammaticalement correctes sont bien gorgées de satisfaction pulsionnelle, actif-passif, sadisme-masochisme et elles suivent une partie du trajet pulsionnel. Ne l'oublions pas, ce fantasme est le soutien d'une satisfaction masturbatoire, voire, note Freud, procure cette satisfaction sans même avoir à y mettre la main.

² On remarquera que Freud, ici, ne dit pas « je » ou « le médecin » comme il en a l'habitude dans ses textes. Il se fait représenter par « la recherche », son objet de travail, mis en place de sujet.

Mais voilà un fantasme est un fantasme. D'abord il est maintenu soigneusement au secret et donc ne s'avoue jamais sans honte, il n'est destiné qu'à un usage interne. Et puis si on tente de faire coller la troisième phrase du fantasme avec le troisième temps de la pulsion, rien ne va plus. On s'aperçoit que la troisième phrase fait que le fantasme se mord la queue, si je puis dire, parce que la structure grammaticale est la même que celle de la première phrase, mis à part le bougé du singulier au pluriel et du père en forme de son représentant³. Pourrait-on dire alors que le fantasme s'arrête au deuxième temps de la pulsion, celui où on se posait la question de savoir où est passé le sujet et avant l'introduction d'un nouveau sujet ? Ce qui signifierait que le fantasme s'arrête, côté pulsion, au médium réflexif « se tourmenter soi-même », dont Freud dit qu'il caractérise la névrose obsessionnelle. Alors comment trouver la porte de sortie de l'enclos, de cet axiome qu'est le fantasme, comme le dit Lacan, et qui, de déboucher sur une impasse, sert de bouchon ?

Eh bien, notre oignon de fantasme a encore une autre pelure qui y est à la fois cachée, incluse et lui est extérieure : c'est le regard. Freud le mentionne, encore une fois sans avoir l'air d'y toucher : « La propre personne de l'enfant qui fantasme n'apparaît plus dans le fantasme aux coups (*Schlagephantasie*). Aux questions pressantes les patients répondent seulement : "Vraisemblablement je regarde." » Quelle question posait donc Freud à ses patients qui puisse appeler une telle réponse ? Probablement : « Et vous alors, vous êtes où dans cette histoire ? » Autrement dit, vous êtes passé où comme sujet ? Réponse : dans le regard. À ceci près que le regard est pris dans le piège du tableau de son fantasme et que le sujet en est regardé, sans le savoir encore.

Alors, nous voilà maintenant avec un sujet qui est à la fois conjoint et disjoint de l'objet, où se retrouve le $\$ \diamond a$ du fantasme lacanien. De plus on s'aperçoit que l'orientation de ce regard détermine l'endroit de la fixité, de la fixation particulière. Ainsi, par exemple, la phrase refoulée « le père bat l'enfant que je hais » peut s'entendre sur un mode paranoïde.

Mais on est aussi tout près de la phrase scandaleusement agrammaticale écrite plus haut en langue freudienne. À ceci près qu'il faudra bien que le patient aille jusqu'au bout de la phrase, qu'il consente à encore un peu plus d'agrammaticalité pour atteindre la pulsion qui est, si on en croit Freud, le noyau de son être. N'est-ce pas là encore un scandale ? La pulsion, c'est violent, ça n'a ni foi ni loi, ça hurle, ça torture, ça chie, ça bouffe, ça dégueule, ça baise, ça assassine, en fantasme certes, à l'actif comme au passif, mais aussi en vrai, dans la vraie vie, comme on dit. Bref, c'est bien loin d'être toujours aussi policé que le concert de tout à l'heure. Alors ça, le noyau de mon être ! Ah non, tout mais pas ça ! Et en plus, c'est plus fort que moi ! Petites phrases, n'est-ce pas, qui sont

³ La troisième phrase du fantasme étant « Des garçons qui me représentent sont battus par un représentant du père », il faudrait là déplier la problématique phallique incluse dans le fantasme et bien entendu la question du père.

déjà l'indice de son acéphalité. Un tel scandale nécessite quelque moyen de défense, au minimum quelque mur de la honte. Souvenons-nous au passage que mur de la honte, du temps de la guerre froide, c'était l'autre nom du mur de Berlin.

Tant que la pulsion est bordée, tenue convenablement par les réseaux signifiants, tant que la chaîne du fantasme est assez souple pour absorber, éponger la jouissance, on aurait tort de trop s'en plaindre. L'ennui, c'est qu'il arrive qu'une trop grande fixité ou une trop grande lâcheté de cette chaîne la rende incapable d'absorber une grande quantité pulsionnelle, et alors ça fuit, ça déborde de partout. Et le fantasme est alors comme un vieil imperméable dont on dit dans la langue populaire qu'il « traverse ». Du coup le sujet et l'objet ne sont pas ou plus placés à la bonne distance l'un de l'autre.

Enfin, à force d'épeler ses phrases, pendant des années sur un divan, d'éplucher son oignon, on sait que ça peut faire beaucoup pleurer, c'est-à-dire à force de faire *l'expérience* du fantasme, le patient s'y fera peut-être au fait, d'avoir eu besoin d'un Autre pour *se faire* représenter dans le monde, d'*avoir été marqué* par un signifiant attrapé dans le trésor de l'Autre. Signifiant qui à partir de là s'est mis à le regarder avec une certaine fixité mortelle et à partir duquel s'est débobiné le fil qui a cousu sa vie de fil blanc. Alors, après toutes ces années, notre sujet est là, quelque peu dénudé, au milieu des phrases parasites qui sont tombées de lui, qui ont fait silence, et il *est* l'objet qu'il tentait vainement de retrouver entre l'attendu nostalgique et l'entendu de la répétition. D'avoir épilé les phrases de son fantasme, il s'est fait être l'objet.

Se faire, avec ensuite tous les verbes que vous voudrez, c'est le troisième temps de la pulsion. C'est se faire être l'objet. Et celui-là, comme le dit la langue triviale, il faut se le faire : il est là sans cesse à contrarier vos identifications idéales, si sévères et contraignantes soient-elles, à grimacer dans votre miroir ou à se faufiler entre chacun de vos mots.

Se faire..., très bien, mais si vous croyez que ça suffit bien comme cela, que vous avez payé le prix pour faire l'analyste, vous vous trompez. Se faire.... reste encore un peu trop marqué du sceau de l'organisation narcissique du *Ich*⁴. Il va encore falloir vous arracher à la fascination de se faire être l'objet et avaler quelque gouttes d'agrammaticalité : vous *laisser être* l'objet sans vous y mettre comme *sujet*, ce qui donne une phrase plutôt bizarre qui a bien un verbe et un objet mais pas de sujet grammaticalement correct, puisqu'il n'est pas là où il se laisse être objet. Et ça on n'y parvient pas tout seul, pas en un jour et

⁴ Au cours de la séance du 3 décembre 2002 du séminaire organisé avec C. Nawawi et P. Valas, J.-G. Godin a souligné le terme d'*identification narcissique* employé par Freud concernant l'objet que le mélancolique a reporté dans le *Ich* qui est alors traité comme l'objet abandonné (S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1970, p. 404). Il me semble que ce moment où le sujet se fait être l'objet pourrait, toutes proportions gardées bien sûr, être rapproché de cette identification narcissique.

certainement pas par le miracle d'un petit dessin au tableau qui vous fait choir l'objet en moins de temps qu'il ne faudrait pour le ramasser.

Pour le regard de l'enfant battu de tout à l'heure, il aura peut-être fallu la voix de Freud, qui pris pour objet occupe à nouveau le rôle du sujet, et ainsi de cette voix déplace le regard. Encore que pour cela il valait mieux ne pas être sa fille qui, selon les dires du père lui-même, n'avait rien à envier à Antigone. Enfin, cela fait quand même un destin. Et si Freud, dans sa correspondance avec Arnold Zweig⁵, se réjouit de la présence de son Antigone à lui, souffrant de son cancer, il y met, comme toujours, de l'humour, prenant ainsi la barre sur lui, et nous fait savoir que le réel, c'est plus fort que nous.

En bouclant son trajet, la pulsion dévoile toute son acéphalité, qui, avec son effet désubjectivant, est un des noms de la castration. Et ce d'autant plus, Freud et Lacan l'ont assez répété, ô dernier scandale, le dernier terme de la pulsion, c'est la mort. À ce terme la boucle se refermera sur l'encoche première qui aura marqué ma vie mais qui, du fait de la mort de mon corps, cessera de pulser autour du vide auquel « je » était accroché. Mais je ne sera(i) plus là pour le savoir et je (re)deviendra(i) un il ou un elle.

Il me reste à vous remercier pour votre attention et votre présence. Mais ne vous laissez pas leurrer par cette formule de courtoisie. On l'a vu, la pulsion n'est pas vraiment polie. Le mot attention est ici à entendre au sens du fonctionnement de l'appareil psychique, tel que Freud le décrit dans *l'Esquisse*, fonctionnement que je me suis fait prêter par vous, pour parler aujourd'hui, quand bien même vous n'auriez rien écouté, prêt fictif en somme fonctionnant comme porte-voix. Enfin, il m'a fallu quand même me servir du mien, me le prêter à moi-même, pour tenter de passer le fantasme au crible de la pulsion. Et puis, en votre absence, en cette absence de vous, dans ce creux de solitude, où est tout un chacun quand il est au travail de démêler les impasses de la vie psychique, votre présence m'a accompagnée, puisque c'est à vous que je m'adresse. Puis-je vous dire que ce « vous » collectif, pris comme objet pour occuper à nouveau le rôle du sujet, permet à ce « je » individuel de se laisser travailler par un objet de la psychanalyse et de s'en laisser à nouveau diviser, pour rester en éveil quand il occupe la place de semblant d'objet pour d'autres. Alors, un groupe qui, entre présence et absence, se laisserait ainsi faufiler par de l'agrammaticalité, est-ce encore un groupe ? Ou serait-ce une communauté inavouable de n'avoir pour chef qu'un chef acéphale ? Puis-je alors nous poser une question, celle des détours qui m'ont amenée à l'exercice un peu fou et en tout cas imparfait auquel je viens de me livrer ? Pourrait-on dire que les formules toutes faites, les formules choc mais néanmoins énigmatiques, prélevées plus particulièrement sur le texte de Lacan (le texte de Freud s'y prête moins), celles que la mode ramène régulièrement, ou dont s'habille à usage

⁵ Je voudrais remercier ici Bernard Roland d'avoir, au cours du dernier Colloque de l'A.P.E.P, rappelé à notre souvenir cette si précieuse correspondance entre S. Freud et A. Zweig.

interne tel ou tel groupe, ont la même fonction que le fantasme individuel, c'est-à-dire de faire bouchon, écran à tout ce qui nous bouscule, nous fait horreur dans notre propre histoire, dans l'histoire du monde, dans celle du mouvement analytique, voire dans l'objet de la pulsion construit par Freud, et le petit *a* inventé par Lacan ?